

Le splendide délire d'un soliloque à vingt voix *Ne blâmez jamais les Bédouins (Québec)*

Jean-Marc Larrue

Festivals en questions
Numéro 38, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27889ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larrue, J.-M. (1986). Compte rendu de [Le splendide délire d'un soliloque à vingt voix : *Ne blâmez jamais les Bédouins* (Québec)]. *Jeu*, (38), 98-99.

le splendide délire d'un soliloque à vingt voix

Ne blâmez jamais les Bédouins (Québec)

Spectacle solo; texte et interprétation: René-Daniel Dubois; mise en scène et scénographie: Joseph Saint-Gelais.
Spectacle des Productions Nero Strassenbahn Endstation.

Quelque part dans un désert, Michaela, une cantatrice italienne, est ficelée sur une voie ferrée où vont bientôt se télescoper deux trains lancés à pleine vitesse. Les trains sont expérimentaux et militaires, évidemment. On présume que le premier, Santa Claus, vient de l'Ouest puisqu'il est anglophone et que l'autre, Staline, vient de l'Est. Staline parle russe, comme il se doit. Les deux convois roulent avec la même conviction aveugle et suicidaire.

C'est sur cette toile de fond tragico-absurde qu'évoluent plus de vingt personnages aussi hétéroclites qu'inattendus: Weulf Schmitze (le Teuton élégant), Flip (le petit Québécois premier de classe), le prof de morale, Luigi (l'agent de Michaela), Lutin Vert (la centrale des opérations américaines), les hélicoptères, etc.

René-Daniel Dubois, qui incarne à lui seul tout cet univers, se présente sur la scène obscure en smoking et porte des gants noirs. Il est à la fois M.C., musicien, bruiteur, narrateur et interprète.

Les personnages se succèdent à une cadence sans cesse croissante par la seule magie de la voix, du rythme et du geste. Rien de plus. Pour bien marquer l'imminence tragique, Dubois utilise des percussions (gong et tambours) qui constituent son unique soutien et qui tiennent lieu de décor.

On sort abasourdi et enchanté de ce splendide délire que l'onirisme, l'humour et le merveilleux dominant, au mépris de la logique et du réalisme. Mais qui s'en plaindrait? Pourtant, ce soir-là, Dubois n'était visiblement pas au mieux de sa forme et la scène, trop vaste, n'était pas la plus appropriée.

Si ce soir-là, la performance ne fut pas aussi remarquable qu'elle l'avait été lors de la création en 1984, *Ne blâmez jamais les Bédouins* conserva néanmoins toute sa folie évocatrice.

jean-marc larrue



Photo: Yves Dubé.